

Patrice Groulx. *La marche des morts illustres. Benjamin Sulte, l'histoire et la commémoration.* Gatineau, Vents d'Ouest, 2008. 286 p.

Julien Goyette

Volume 10, numéro 1, automne 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1023165ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1023165ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Goyette, J. (2009). Compte rendu de [Patrice Groulx. *La marche des morts illustres. Benjamin Sulte, l'histoire et la commémoration.* Gatineau, Vents d'Ouest, 2008. 286 p.] *Mens*, 10(1), 161–165. <https://doi.org/10.7202/1023165ar>

J'ai l'impression qu'on retrouve dans l'argumentaire de l'alliance un travers imposé par notre système juridique qui, pour rétablir les Amérindiens dans leurs droits ancestraux, oblige à réinventer l'histoire au mépris de la réalité. Cela a été le cas avec l'arrêt Sioui en 1990 et le soi-disant « traité » de Murray. On semble vouloir rééditer l'expérience avec la rencontre de 1603 et une « tradition orale », acceptée trop vite, au sujet de l'origine innue du toponyme Québec (p. 156-159). Il est indéniable que l'avenir des Innus et de tous les Amérindiens passe par une autonomie gouvernementale réelle. Pour l'obtenir, ils doivent notamment composer avec un cadennassage juridico-politique qui fait la honte du Canada. Mais est-il nécessaire d'inventer des alliances là où il y a des ententes plus ou moins fermes, en espérant que le terme finisse par s'imposer dans la doctrine juridique?

Pour conclure, cet ouvrage apporte certainement du neuf dans nos connaissances sur Champlain et sur la tradition héroïsante qu'il a lui-même inaugurée. Par contre, il n'innove pas dans l'étude de cette représentation. Souhaitons que l'auteur, ou un autre, poursuive et élargisse l'enquête.

— Patrice Groulx
Département d'histoire
Université Laval

Patrice Groulx. *La marche des morts illustres. Benjamin Sulte, l'histoire et la commémoration.* Gatineau, Vents d'Ouest, 2008. 286 p.

L'histoire vraie d'aujourd'hui est la mémoire jetée en pâture aux historiens de demain. C'est du moins l'impression qui reste gravée dans notre esprit après que l'on a retourné la dernière page de *La marche des morts illustres* de l'historien Patrice Groulx. L'aspiration à la vérité, on le sait pour se l'être fait dire et répéter, est constitutive de la pratique historique. La plupart des historiens se réclament de

la vérité; il leur est même arrivé, et il leur arrive encore, de transformer celle-ci en une arme de guerre contre les pratiques concurrentes – ces histoires « amateur », « antiquaire », « moralisante », « commémoratrice », etc. Après avoir subi les outrages des sociologues, des philosophes et des anthropologues, se sachant incapables de refouler la mémoire et les visées commémoratives qui l'accompagnent, les historiens contemporains ont décidé non seulement de les assumer, mais de les investir, de les prendre pour objet, faisant du coup de l'histoire un discours largement autoréférentiel. « La célébration commémorative ressemble bien à un péché originel dont il faut continuer de payer le prix pour accéder à une connaissance du passé qui s'accorde aux projets collectifs » (p. 20).

Celui qui nous a offert *Pièges de la mémoire. Dollard des Ormeaux, les Amérindiens et nous* (1998) nous revient cette fois avec l'analyse de la vie et de l'œuvre d'un historien commémorateur de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Benjamin Sulte (1841-1923) est d'abord réputé pour son *Histoire des Canadiens-Français, 1608-1880* en huit volumes, et encore, la mémoire historique – on me permettra l'expression – en a retenu le motif idéologique bien plus que les interprétations historiques. À bien des égards, Sulte représente un historien singulier, sinon excentrique : sa fibre libérale suffit, en effet, à le jeter à la marge de la communauté historique de l'époque; son appartenance au groupe « outaouais » des spécialistes de l'histoire et le loyalisme qu'il manifeste à la fin de sa vie le coupent de l'école nationaliste montréalaise; sa prétention d'offrir une histoire écrite dans la perspective du peuple, de retrouver les oubliés de la « fausse Histoire », ses critiques virulentes de l'œuvre missionnaire – particulièrement celle des jésuites – et son insistance répétée sur la mission colonisatrice des Canadiens français lui valent une place à part dans l'historiographie québécoise; son intérêt pour ce qu'il se plaisait à appeler les « miettes de l'histoire », ces sources souvent négligées jusque-là par les historiens (registres paroissiaux, papiers terriers, recensements, contes et chansons, généalogies) – le détourne, en théorie du moins, de l'histoire politique traditionaliste et confère un

caractère « populaire » à son histoire; enfin, sa manie de se camper, à tort ou à raison, dans le rôle du novateur et du détenteur de la vérité n'a rien fait pour lui attirer la sympathie de ses pairs, comme en témoigne sa violente (et combien passionnante!) querelle avec Joseph-Charles Tâché à propos de l'*Histoire des Canadiens-Français*.

La première partie de l'ouvrage examine sous toutes ses coutures le maître ouvrage de Sulte: l'intentionnalité dont elle procède, son élaboration, les péripéties qui entourent sa publication et l'accueil parfois houleux qu'on lui a réservé. Il en ressort que l'*Histoire des Canadiens-Français* constitue « le point de départ d'une démarche commémorative suivant laquelle Sulte transforme le culte des ancêtres en une célébration des élites nationales » (p. 84). Cette opération avait toutefois peu de chance de se réaliser sans la création de supports institutionnels et le soutien d'un réseau intellectuel. À l'aide d'un répertoire alphabétique dans lequel Sulte consignait par écrit le nom des personnes à qui il faisait parvenir ses travaux d'érudition, une source fabuleuse pour l'historien mais dont la fonction exacte demeure encore inconnue, Patrice Groulx parvient, dans la seconde partie de l'ouvrage, à reconstituer le réseau personnel de l'auteur et, plus largement, un réseau de « passionnés d'histoire » où se côtoient d'abord des gens de lettres, de loi et de religion puis, et de plus en plus, des spécialistes de l'histoire (archivistes, bibliothécaires et universitaires). Sulte et son réseau savant nous ramènent à une époque, incarnée en France par la figure d'Ernest Lavisse, où les visées de l'histoire et de la mémoire se confondaient, « le moment où le schème national portait tout entier l'entreprise historique et sa fonction identitaire » (François Dosse, *Paul Ricœur. Les sens d'une vie*, Paris, Éditions La découverte, 1997, p. 757). Dans la troisième et dernière partie, Groulx se penche sur la « grande tâche » de Sulte, soit son action dans le domaine de la commémoration publique, qui se donne chez lui, à travers notamment la Commission des lieux et monuments historiques et la création de monuments à la gloire de Trois-Rivières ou à la mémoire de Samuel de Champlain, comme le prolongement naturel de ses recherches historiques.

La posture théorique de l'auteur est dévoilée dès l'introduction – particulièrement élaborée – de l'ouvrage. Devant les discours qui opposent histoire et mémoire pour mieux ensuite en valoriser ou en dévaloriser l'un ou l'autre des termes, Patrice Groulx entend réinsérer la commémoration au cœur du processus de disciplinarisation de l'histoire : « [...] l'inflation de la commémoration de la fin du xx^e siècle est au fond la poursuite de la construction sociale de l'histoire au xix^e siècle » (p. 23). L'histoire est fille de la commémoration. Cette dernière n'est plus le contraire de l'histoire savante, mais l'une de ses conditions de possibilité. Au Canada français, elle participe à ce que Patrice Régimbald a déjà appelé la « construction d'une aire autonome de production et de transmission du savoir historique ».

Tout au long de son livre, Patrice Groulx tire habilement parti de l'étonnante richesse des archives et des correspondances de Sulte. L'ambition de reconstituer le réseau de ce dernier est toutefois modérée par les limites du carnet des destinataires. L'auteur presse le citron au maximum afin d'extraire tout ce qu'il peut de cette source unique, ce qui l'oblige parfois à des hypothèses prudentes ainsi qu'à s'éloigner du procédé narratif des deux autres parties. On ne s'étonne pas que la conclusion de l'ouvrage contienne l'énoncé d'un programme d'enquête plus vaste sur le champ de la mémoire au Québec et en appelle à des travaux supplémentaires sur la question.

L'économie générale de l'ouvrage peut également en dérouter quelques-uns, une situation que l'on peut aisément expliquer par la genèse du projet. Conçu à l'origine pour être plus modeste, ce dernier s'est bonifié à mesure que l'auteur découvrait les potentialités associées à son objet de recherche. Aussi, chacune des trois parties semble avoir été conçue pour se suffire à elle-même, ce qui peut être considéré comme une qualité en soi mais qui entraîne quand même quelques ruptures de ton ici et là.

On peut d'ores et déjà hausser cet ouvrage au rang des incontournables puisqu'il réussit l'exploit peu commun d'intégrer les acquis de la sociologie de la connaissance et de l'histoire culturelle sans rompre pour autant avec la tradition historique ou céder à un

relativisme radical. Il en résulte une compréhension plus complexe du processus de disciplinarisation de l'histoire au Québec, à tout le moins de ce qui le rend possible. Les historiens sortiront de cette lecture avec une certitude : les commémorateurs marchent désormais avec eux.

— *Julien Goyette*

*Département des sciences humaines
Université du Québec à Rimouski*

Gordon S. Wood. *The Purpose of the Past: Reflections on the Uses of History*. New York, Penguin Press, 2008. 323 p.

Si le passé n'appartient pas qu'aux historiens, les réflexions sur l'histoire, comme discipline, récit, genre, ne sauraient non plus appartenir qu'aux seuls « théoriciens » issus des études littéraires, de la sociologie ou de la philosophie. Fort heureusement, il arrive que les vieux praticiens de la discipline, ces vétérans restés imperméables aux modes du jour, mettent de côté leur recherche et tentent modestement de faire le point sur le métier d'historien. De telles réflexions sont utiles à l'historien « traditionnel », qui passe des années à décrypter des archives, à lire de vieux journaux et des revues oubliés, et qui conserve l'espoir un peu naïf de voir émerger de cette masse de documents originaux une reconstitution vraisemblable du passé. C'est que, devant cette prolifération de traités d'épistémologie, ce même historien en vient parfois à se demander, lorsqu'il lève la tête et jette un regard distrait sur cette production théorique, si ce qu'il fait à toujours du sens, si ses articles et ses livres sont toujours pertinents.

Grand historien de la révolution américaine, chef de file, avec Bernard Baylin, d'un renouveau en histoire des idées politiques, Gordon S. Wood a fait paraître au fil de sa longue et fructueuse carrière de nombreuses recensions sur une série de livres importants consacrés à sa période de prédilection. Plusieurs de ces essais publiés